

# Vibrations du clavecin de Diderot des Lumières vers le marxisme et le surréalisme

Didier Foucault

► **To cite this version:**

Didier Foucault. Vibrations du clavecin de Diderot des Lumières vers le marxisme et le surréalisme . Littératures classiques, SLC- Armand Colin, 2014, “ Littérature et Science ; archéologie d’un litige (XVIe-XVIIIe siècles ”, pp.327-341. hal-01586696

**HAL Id: hal-01586696**

**<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-01586696>**

Submitted on 13 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Foucault  
FRAMESPA (CNRS/Université de Toulouse 2-Le Mirail UMR 51 36)

## Vibrations du clavecin de Diderot des Lumières vers le marxisme et le surréalisme

Publié in :

Philippe Chométy, Jérôme Lamy, « Littérature et Science ; archéologie d'un litige (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles », *Littérature classique*, n°85, 2014, p. 327-341.

Au siècle des Lumières, assimiler l'activité sensorielle à la vibration d'une fibre se présente comme une alternative à la conception admise par les médecins depuis l'Antiquité, selon laquelle les nerfs seraient de minuscules vaisseaux transportant « l'esprit animal », fluide ténu élaboré dans le cerveau. Toutefois, pas plus que sa rivale, la théorie vibratoire ne recueille le consensus du monde savant. Trop d'obstacles épistémologiques, en l'état des connaissances physiologiques, chimiques ou électriques et des moyens techniques d'investigation du cerveau et du système nerveux, empêchent les partisans de l'un ou de l'autre paradigme d'emporter une adhésion incontestée<sup>1</sup>. Passer outre les limites de l'observation empirique suppose ainsi de faire appel à des spéculations qui mettent en jeu d'autres considérations, de nature ontologique et religieuse. De tels débats, au temps de l'*Encyclopédie*, ont de lourdes conséquences idéologiques, puisqu'ils posent *in fine* le problème de l'âme. A-t-elle une essence immatérielle, comme le postulent les chrétiens, les cartésiens et la plupart des déistes ? N'est-ce que la manière fautive de nommer des phénomènes naturels qui trouvent leur origine dans les propriétés intrinsèques de la matière, comme le soutiennent les matérialistes, nombreux dans le camp des « philosophes ».

Bien que les deux approches neurologiques soient compatibles avec le matérialisme, la théorie vibratoire présente l'avantage sur la « spirituelle »<sup>2</sup> d'offrir une meilleure explication des activités psychiques les plus complexes – celles qui justifient, aux yeux des adversaires idéalistes, une intervention surnaturelle et divine. Très préoccupé par ces questions, Diderot, qui a laissé divers textes s'y rapportant, s'est rallié à l'idée que les nerfs sont des fibres et, sans doute inspiré par Jean Astruc<sup>3</sup> et La Mettrie<sup>4</sup>, a fait appel à la métaphore du clavecin pour étayer sa démonstration. La comparaison entre les nerfs et les cordes du clavecin apparaît pour la première fois dans *La Suite d'un entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot* :

---

<sup>1</sup> Sur les débats autour de cette question, je me permets de renvoyer à ma contribution au colloque Explora : « Système cérébro-nerveux et activités sensorimotrices de la physiologie ancienne au mécanisme des Lumières », *Savoir médical et représentations du corps humain (XVII<sup>e</sup> siècle-XIX<sup>e</sup> siècle)* organisé par l'Université de Toulouse-2-Le Mirail au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, publié en ligne par la revue *Épistémocritique – Littérature et savoir*, <<http://www.epistemocritique.org>>, novembre 2012.

<sup>2</sup> Étant entendu que « spirituel » renvoie ici à « esprit animal » (*pneuma/spiritus*) qui est de nature matérielle dans la physiologie ancienne.

<sup>3</sup> « M. Astruc [...] prétend rendre raison des phénomènes du raisonnement & du jugement, par l'analogie qu'il suppose entre les fibres du *cerveau* & celles des instrumens de musique. Selon lui, c'est un axiome que chaque idée simple est produite par l'ébranlement d'une fibre déterminée; & que chaque idée composée est produite par des vibrations isochrones de plusieurs fibres; que le plus grand ou le moindre degré d'évidence fait le plus grand ou le moindre degré de force de l'ébranlement des fibres » (Tarin, « Cerveau », in Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie*, t. II, p. 862). C'est certainement par le biais de cet article que Diderot a pu prendre connaissance de la théorie d'Astruc, médecin cartésien, chrétien et adversaire des matérialistes (voir sa *Dissertation sur l'immortalité de l'âme*, 1755).

<sup>4</sup> « Comme une corde de violon, ou une touche de clavecin frémit et rend un son, les cordes du cerveau, frappées par les rayons sonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient », La Mettrie, *L'homme machine* (1747), in *Œuvres philosophiques*, Paris, Charles Tutot, 1796, t. III, p. 139.

Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne saura pas, s'il ne répètera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes ; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi.<sup>5</sup>

Lorsqu'en 1830 ce dialogue et le suivant, *Le Rêve de d'Alembert* qui reprend et amplifie la réflexion du philosophe, sont enfin édités, la médecine ne fait guère plus de cas de la théorie vibratoire des nerfs que de celle faisant intervenir l'esprit animal. Le clavecin de Diderot semble alors condamné à demeurer la belle image littéraire d'une hypothèse scientifique caduque ; image noyée au milieu d'une œuvre protéiforme dont le public commence à admirer toute la richesse<sup>6</sup>.

Ce n'est pourtant pas ce qui advint.

À deux reprises, en effet, et dans des contextes idéologiques et littéraires très différents de celui où il vibrait sous la plume de Diderot, le clavecin fait entendre les lointaines résonnances de son matérialisme. La première fois, en 1909, la métaphore est reprise par Lénine dans son traité philosophique polémique, *Matérialisme et empiriocriticisme*<sup>7</sup>. Via Lénine, René Crevel se réapproprie en 1932 *Le Clavecin de Diderot*, dont il fait le titre d'un essai, où il tente de concilier marxisme, psychanalyse et surréalisme<sup>8</sup>.

En suivant le parcours de cette métaphore, qui trouve son origine dans les recherches médicales du XVIII<sup>e</sup> siècle, est reprise par Diderot pour soutenir son argumentation philosophique, avant de s'inviter dans les débats des bolchevicks de la Belle Époque, pour enfin servir de titre à un essai surréaliste, l'objet de cet article est d'en évaluer la force argumentative mais également la plasticité, sans lesquelles elle n'aurait pu survivre à l'effondrement du substrat scientifique qui l'avait fait naître.

\*

Comme le titre de *La Suite d'un entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot* l'indique, les encyclopédistes sont les protagonistes de cette fiction dialoguée qui fait certainement écho à des discussions ayant réellement eu lieu. Le débat porte sur la sensibilité de la matière, présentée comme la conséquence logique du rejet matérialiste de l'existence d'un demiurge. D'Alembert reste perplexe. Diderot, plus affirmatif, s'attache à soutenir cette thèse. Après plusieurs développements, le propos tourne autour de la question de la mémoire. Les deux comparses s'entendent sur le fait que « le passage de l'être sentant à l'être pensant<sup>9</sup> » suppose une conscience

---

<sup>5</sup> Diderot, *Suite d'un entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot*, in *Œuvres complètes*, éditées par Herbert Dieckmann et Jean Varloot, Paris, Hermann, 1987, t. XVII, p. 102. Ce volume contient également *Le Rêve de D'Alembert*, ainsi que les *Éléments de physiologie*. Sauf indication contraire, les références ultérieures aux textes de Diderot renverront à cette édition. On pourra consulter avec profit les deux éditions successives des dialogues, sous le titre *Le Rêve de d'Alembert*, chez GF-Flammarion : celle de Jacques Roger (Paris, 1965) et de Colas Duflo (Paris, 2002). Deux publications récentes consacrées au *Rêve* : *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n°34, 2004 ; Sophie Audidière, Jean-Claude Bourdin, Colas Duflo (dir.), *L'Encyclopédie du Rêve de D'Alembert de Diderot*, Paris, CNRS Éditions, 2006.

<sup>6</sup> Diderot a réservé aux dialogues mettant en scène D'Alembert (écrits en 1769) le sort de la plupart de ses œuvres philosophiques et littéraires : elles sont demeurées à l'état de manuscrits et, de son vivant, n'ont été connues que d'un cercle d'intimes. La très confidentielle *Correspondance littéraire* les a diffusées vers quelques princes éclairés du continent en 1782. La dispersion des manuscrits en a sauvé plusieurs d'un autodafé, qu'en raison de l'audace des thèses débattues, M<sup>lle</sup> de Lespinasse avait exigé du philosophe pour préserver sa réputation et celle de son amant D'Alembert. Retrouvés, ils ont été publiés pour la première fois en 1830, près d'un demi-siècle après la mort de l'écrivain. Sur les différents manuscrits et les variantes qu'ils contiennent, voir les notes de l'édition de référence et la mise au point de Georges Dulac (*op. cit.*, p. 74-85).

<sup>7</sup> La première édition en russe a été publiée à Moscou en 1909. L'édition de référence est ici la traduction française du tome XIV des *Œuvres* de Lénine, Paris, Éditions sociale/Moscou, Éditions en langues étrangères, 1962.

<sup>8</sup> Publié à Paris aux Éditions surréalistes. Les notes renvoient au recueil : *L'Esprit contre la raison et autres écrits surréalistes*, préface d'Annie Le Brun, Paris, Pauvert, 1986. *Le Clavecin de Diderot* figure aux pages 159-264.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 99.

continue de son identité et que cela ne peut advenir que si l'individu est doté de mémoire. D'Alembert souligne alors que pour enchaîner un raisonnement, « il faut avoir au moins deux choses présentes, l'objet qui semble rester sous l'œil de l'entendement, tandis qu'il s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou nier<sup>10</sup> ». Diderot accepte les termes du problème. Pour soutenir sa démonstration, il fait intervenir les cordes vibrantes :

Je le pense ; ce qui m'a fait quelquefois comparer les fibres de nos organes à des cordes vibrantes sensibles. La corde vibrante sensible oscille, résonne longtemps encore après qu'on l'a pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de résonance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes vibrantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres ; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux-là une troisième, toutes les trois une quatrième, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer la limite des idées réveillées, enchaînées du philosophe qui médite ou qui s'écoute dans le silence et l'obscurité. Cet instrument a des sauts étonnants, et une idée réveillée va faire quelquefois frémir une harmonique qui est à un intervalle incompréhensible. Si le phénomène s'observe entre des cordes sonores, inertes et séparées, comment n'aurait-il pas lieu entre des points vivants et liés, entre des fibres continues et sensibles<sup>11</sup> ?

La permanence de l'oscillation de la corde sensible pendant un laps de temps libère l'entendement, qui peut alors effectuer d'autres opérations cognitives ; ce qui répond à l'exigence formulée par D'Alembert. Mais Diderot va plus loin : dans un instrument de musique, une corde pincée provoque, par résonance harmonique, la vibration d'autres cordes. Transposé sur le plan mental, un phénomène physique analogue pourrait expliquer les associations d'esprit, les réminiscences et, par là même, la faculté d'enchaîner des idées et des raisonnements complexes.

Diderot n'est pas médecin, mais il a manifesté pour la médecine un intérêt précoce, ravivé après 1765, lorsque, libéré de la lourde tâche de l'*Encyclopédie*, il dispose de temps pour concentrer ses études sur l'histoire naturelle des êtres vivants<sup>12</sup>. Familier des ouvrages spécialisés, il tient la physiologie en haute estime et, à l'intérieur de celle-ci, tout ce qui touche aux recherches sur les fonctions cérébrales et leurs prolongements nerveux. Dès son internement à Vincennes (1749), il annote le premier volume des *Éléments de physiologie* d'Albrecht Haller. Il suit sa polémique avec Robert Whytt au sujet de l'irritabilité et de la sensibilité. Il lit la *Médecine de l'esprit* de Le Camus... Son intérêt, même s'il est très fortement ancré dans le champ médical, comme en témoignent les *Éléments de physiologie*, dépasse largement celui-ci. En dialogue avec les matérialistes de son temps (Helvétius, La Mettrie, d'Holbach, parmi d'autres) mais aussi avec leurs adversaires (y compris les déistes comme Voltaire et Rousseau), Diderot sait que ce n'est pas par des arguments métaphysiques que sera vaincu l'idéalisme. La science expérimentale, en l'occurrence ici la médecine, est son meilleur allié. Hyppolite Walferdin, une des rares personnes à avoir consulté et décrit en 1837 le manuscrit autographe des *Éléments* aujourd'hui perdu, notait avec pertinence :

Ceci ne lui a pas moins servi pour *Le Rêve de D'Alembert*, etc... C'était à mon avis la base du thème sur lequel il brodait, son point de départ, pour ne point s'écarter de la vérité des faits qu'il recherchait avant tout<sup>13</sup>.

Singulier paradoxe : lui, le « philosophe », reconnu comme tel tant par ses amis que par ses ennemis, sait que son autorité ne s'étend pas jusqu'au domaine de la médecine ; celui-là même qui doit donner des fondements à un édifice philosophique qui refuse de s'accrocher au ciel des idées et à ses prétendues vérités éternelles. Autre difficulté, la science n'est pas, elle, génératrice de telles

---

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 100.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 101-102.

<sup>12</sup> Sur les recherches médicales et biologiques de Diderot, voir l'érudite présentation des *Éléments de physiologie*, par Jean Mayer, publiés à la suite du *Rêve de D'Alembert*, au tome XVII des *Œuvres* (*op. cit.*, p. 263-290).

<sup>13</sup> Cité par J. Mayer, *ibidem*, p. 271.

vérités. La « vérité des faits » est un état temporaire de la connaissance, incompatible avec tout dogmatisme. Enfin, Diderot est un écrivain qui, même s'il a appris à ses dépens qu'il ne pouvait livrer tel quel ses textes à un éditeur, entretient une relation ambiguë avec la postérité et le public qu'elle lui ouvrira<sup>14</sup>. Autant d'éléments qui le poussent non pas vers la forme du traité méthodique mais vers celle du dialogue philosophique, plus souple dans ses conclusions, plus ouvert à des apports ultérieurs, mais aussi plus plastique sur le plan littéraire, plus plaisant et plus accessible pour des lecteurs éclairés mais non spécialisés. Ultime précaution : ne pas se mettre en scène personnellement et convoquer un personnage qui pourra, du fait de sa notoriété médicale, donner du poids à une argumentation matérialiste très hardie et susceptible de heurter le sens commun.

Parmi les médecins de son entourage, c'est Bordeu qui a été choisi. Né dans le Béarn en 1722, ancien étudiant de la prestigieuse faculté de Montpellier, Théophile de Bordeu est, à la fin des années 1760 un praticien en vue. Il deviendra le médecin personnel de la Du Barry et assistera Louis XV sur son lit de mort. Auteur de nombreux travaux, il a écrit sur le pouls, sur les eaux minérales, il a défendu l'inoculation<sup>15</sup>... Diderot et D'Alembert lui ont confié la rédaction de l'article « Crise » de l'*Encyclopédie* en 1753. Dès ses études montpelliéraines, il s'est affirmé comme un défenseur de la théorie des fibres. Joseph-Jacques Gardanne, son disciple et ami, en a résumé en termes clairs les principes, les mêmes que Diderot reprendra :

L'Analyse de la sensibilité [...] donna lieu à une Thèse sur le sentiment en général, *de sensu generice considerato*, par laquelle M. de Bordeu parvint au grade de Bachelier. Cette Dissertation renfermoit le germe de tous les ouvrages qu'il a publiés depuis. On y apprit à regarder les organes du corps vivant, comme jouissant chacun d'un sentiment, et d'un mouvement particulier, et d'une disposition décidée pour tel sentiment ou tel mouvement, d'où resultoient l'harmonie et l'accord des actions qui concourent à l'ensemble de la vie, et qui toutes dépendent plus ou moins de cette propriété de la fibre, particulière à chaque individu. On y vit sur-tout l'existence des esprits animaux combattue ; la sensibilité rapportée à la seule vibration des nerfs ; une division claire et distincte des fonctions de l'âme, considérée comme *nature animale*<sup>16</sup>...

Bordeu n'est pas à proprement parler un intime de Diderot. Les deux hommes se connaissent pourtant, ils ont eu diverses occasions de se rencontrer chez de baron d'Holbach, ils ont échangé quelques lettres et le philosophe a fait appel à ses services pour soigner M<sup>me</sup> Volland et son épouse. Il devait se sentir suffisamment proche du médecin pour lui confier le rôle central, et pour tout dire celui d'être l'interprète de ses idées dans *Le Rêve de D'Alembert*<sup>17</sup>. Le prétexte littéraire de ce nouveau dialogue, l'agitation nocturne du mathématicien qui conduit Julie de Lespinasse à faire appel au médecin, se présente comme une suite directe de l'entretien entre Diderot et D'Alembert : « Cela avait tout l'air du délire. C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de fibres sensibles »<sup>18</sup>.

Simple artifice littéraire pour relier les deux dialogues ? C'est ce qu'il semble à première lecture car dans la majeure partie du texte, le clavecin, qui occupe une place importante dans la

---

<sup>14</sup> C'est l'objet d'un débat épistolaire avec son ami, le sculpteur Falconet, publié sous le titre *Le Pour et le contre* (Paris, Éditeurs français réunis, 1958 et *Œuvres, op. cit.*, tome XV)

<sup>15</sup> Les textes de Bordeu ont été rassemblés dans les *Œuvres complètes*, Paris, Caille et Ravier, 1818, 2 vol. Voir également : Dominique Boury, *La Philosophie médicale de Théophile de Bordeu*, Paris, Honoré Champion, 2004.

<sup>16</sup> J.-J. Gardanne, *Éloge historique de Théophile de Bordeu*, Paris, Ruault, 1777, p. 3-4.

<sup>17</sup> « Il serait absurde de vouloir limiter au seul Bordeu les auteurs, philosophes ou médecins, qui ont influencé les réflexions de Diderot. Mais, au moment où il écrit *Le Rêve*, Diderot se montre particulièrement sensible aux thèmes majeurs de la doctrine médicale de Bordeu. En faisant du personnage de Bordeu le partenaire de Mademoiselle de Lespinasse et de D'Alembert, Denis Diderot confirme l'importance de ce courant médical original dans l'évolution de sa pensée » (Dominique Boury, « Théophile de Bordeu : source et personnage du *Rêve de D'Alembert* », in *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, op. cit.*, p. 24).

<sup>18</sup> Diderot, *Le Rêve...*, *op. cit.*, p. 116.

*Suite de l'entretien*, est comme oublié, tandis que les mots « corde » et « fibre » sont très peu employés. Mais à y regarder de plus près, « fil », « brin », « filet » leurs sont préférés. Ils sont omniprésents tout au long des échanges et les problématiques qu'ils sous-tendent développent des sujets qui se situent dans le prolongement du premier dialogue. Pour Bordeu, « la fibre est un animal simple, l'homme est un animal composé »<sup>19</sup>. Idée essentielle pour le médecin béarnais, qu'on retrouve par exemple dans une autre métaphore – reprise par Diderot – celle de l'essaim d'abeilles, qui forme un organisme vivant, composé lui-même d'organes dotés d'une vie propre. Les fibres nerveuses ont cette propriété. Cela leur permet de transformer la perception d'un mouvement en sensations différenciées selon le type de *stimulus* (visuel, auditif, olfactif...). Le cerveau et les organes centraux qui s'y rattachent (cervelet, moelle épinière) voient converger vers eux les « filets » et « faisceaux » des nerfs. Ce que Diderot traduit, par l'entremise d'une Julie de Lespinasse soucieuse de rendre plus concret le propos savant du médecin, en ayant recours à la métaphore de la toile au centre de laquelle se trouve une araignée.

Si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé<sup>20</sup>.

La métaphore du clavecin, n'est reprise qu'une seule fois dans *Le Rêve*, vers la fin du texte. Elle permet, là encore, de glisser des sensations aux opérations qui commandent l'acte de penser. D'Alembert, qui a alors recouvré ses esprits, interroge son médecin :

D'ALEMBERT – Mais comment s'introduit cette poésie ou ce mensonge dans le récit ?

BORDEU – Par les idées qui se réveillent les unes les autres, et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poète au chant.

D'ALEMBERT – Cela est juste.

BORDEU – Il y a dans tout chant une gamme. Cette gamme a ses intervalles ; chacune de ses cordes a ses harmoniques et ses harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passages dans la mélodie et que le chant s'enrichit et s'étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise.

M<sup>LE</sup> DE LESPINASSE – Et pourquoi embrouiller la question par ce style figuré ? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées ; je dirais qu'entre ces idées il y a du choix ; je dirais... que ce seul sujet traité à fond fournirait un livre<sup>21</sup>.

Désinvolture de l'écrivain qui, dans le sillage de Fontenelle, ne veut pas assommer son lecteur avec de pédantes démonstrations et s'abrite derrière la légèreté de Julie pour interrompre brutalement le cours de la conversation ? Ce livre, que semble souhaiter son personnage, Diderot ne l'a pas écrit, mais il a semé dans ses manuscrits, achevés ou laissés à l'état de notes éparées, suffisamment de germes pour exciter la curiosité de plusieurs générations de lecteurs.

\*

La postérité de Diderot doit beaucoup aux grands écrivains d'outre-Rhin, Goethe et Schiller en premier lieu. Parce qu'ils ont eu accès aux rares exemplaires de la *Correspondance littéraire* conservés dans les bibliothèques de princes allemands, ils ont pu rendre accessibles à un plus large public plusieurs textes littéraires majeurs<sup>22</sup>.

---

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 166.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 141.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 190-191.

<sup>22</sup> Tel est le cas du *Neveu de Rameau* ou de *Jacques le fataliste*.

C'est très certainement par leur biais, mais aussi par l'intermédiaire de Hegel, que Marx et Engels ont eu leur première connaissance de cette figure du matérialisme français des Lumières. Il est à cet égard significatif que dans les deux « confessions », divertissement d'origine anglaise, connu en France sous le nom de « questionnaire de Proust », auquel Marx s'est prêté avec ses proches, Diderot ait été désigné comme son « prosateur préféré » ; la première fois seul et la seconde en compagnie de Lessing, Hegel et Balzac<sup>23</sup>.

David Razianov, qui a étudié les papiers du penseur révolutionnaire chez Laura (fille de Marx) et Paul Lafargue en 1910, a commenté les documents en ces termes :

Son admiration du grand encyclopédiste français, Marx la partageait avec les plus grands poètes allemands de son temps, Lessing, Schiller, Goethe. Les historiens contemporains de la littérature française confirment de plus en plus cette opinion. Mieux que tout autre encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, Diderot a victorieusement subi l'épreuve du temps, non seulement comme penseur mais comme écrivain. Son *Neveu de Rameau*, auquel pensait certainement Marx, est encore maintenant un modèle de prose française. Diderot était plus étranger que tout autre encyclopédiste au culte de la phrase. Sa langue claire, étonnamment vivante, formée dans le contact personnel avec les gens du peuple, sa dialectique pleine de verve, son habileté géniale à exprimer avec vigueur et netteté les traits les plus caractéristiques des aspects variés de la vie, la raillerie mordante avec laquelle il fait flageller la société française par un parasite, tout cela nous explique assez la préférence que Marx et aussi Engels accordaient à Diderot<sup>24</sup>.

Si les œuvres et la correspondance de Marx et Engels mentionnent à plusieurs reprises Diderot, c'est soit sans référence à une œuvre précise<sup>25</sup> soit en citant *Le Neveu de Rameau*, qu'ils ont en particulière affection<sup>26</sup>. En revanche, les dialogues mettant en scène D'Alembert ne font l'objet d'aucune citation. L'on ne sait s'ils ont été lus par les deux amis.

Tel n'est pas le cas de leur plus prestigieux disciple, Lénine.

Rien de léger dans la mobilisation du clavecin du philosophe français par le leader russe. Le titre de son livre, *Matérialisme et empiriocriticisme* et son contenu polémique, dense, truffé de références à des auteurs qui aujourd'hui semblent bien oubliés<sup>27</sup>, n'empruntent rien à la plaisante dialectique de Diderot ; celle qui a tant charmé Marx, Engels et Razianov. Il est vrai que les bolcheviks, en lutte contre les mencheviks, se trouvent dans une situation difficile au lendemain de la défaite de la révolution de 1905. Lorsque, en 1908-1909, il rédige son livre, Lénine vit en exil à Genève, Capri (auprès de Gorki), Londres et Paris. Il y fréquente les bibliothèques, effectue de nombreuses lectures, tout en dirigeant son parti. Car là est l'urgence et là réside la raison de

---

<sup>23</sup> L'on possède deux versions de cette « confession », l'une rédigée en Hollande et datée de 1865, l'autre conservée dans un album de sa fille Jenny. Voir : « Karl Marx's "Confession" », <<http://www.marxists.org/archive/marx/works/1865/04/01.htm>>. Voir également : Marie Leca-Tsiomis, « Denis Diderot était le prosateur préféré de Karl Marx », *L'Humanité*, 28 Juin 2013.

<sup>24</sup> David Razianov, *Karl Marx, homme, penseur et révolutionnaire* (Moscou, 1923), cité dans la traduction française des éditions Spartacus (1969), en ligne : <[www.marxists.org/francais/riazanov/works/1923/00/confession.htm](http://www.marxists.org/francais/riazanov/works/1923/00/confession.htm)>. Razianov est le fondateur et premier directeur de l'Institut Marx-Engels de Moscou. Il a été fusillé en 1931.

<sup>25</sup> Par exemple, Engels : « Si jamais quelqu'un consacré toute sa vie à " l'amour de la vérité et du droit " – la phrase étant prise dans son bon sens – ce fut, par exemple Diderot » (*Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie allemande*, Paris, Éditions sociales, Paris, 1966, p. 40).

<sup>26</sup> Marx possédait deux exemplaires de ce « chef-d'œuvre unique » et propose à Engels de lui en envoyer un (lettre du 15 avril 1869, Karl Marx, *Correspondance*, Paris, Éditions sociales, 1984, volume X, p. 78-79). Dans cette même missive il cite un passage de *La Phénoménologie de l'esprit* de Hegel qui analyse le livre. Engels parle, à propos de celui-ci et du *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Rousseau, de « chef-d'œuvre de dialectique » (*Anti-Dühring*, Paris, Éditions sociales, 1971, p. 50). Marx cite également le *Salon de 1767* : « Soyons riches ou paraissions riches », *Le Capital*, I, III, Éditions sociales, 1976, volume I, p. 108.

<sup>27</sup> Bogdanov, Bazarov, Iouchkévitich, Valentinov, Tchernov... Le plus célèbre d'entre eux est Anatoly Lounacharsky, qui a ensuite rejoint Lénine et a occupé la fonction de commissaire du peuple à l'éducation et à la culture dans l'URSS des années 1920.

l'intervention politique en philosophie<sup>28</sup> de cet homme d'action, certes de grande culture, mais concentré sur le combat révolutionnaire. Pour lui l'urgence politique est en effet théorique : une frange des intellectuels bolcheviks se détourne du marxisme et tente de le rapprocher de l'empirio-criticisme. Cette doctrine épistémologique, fondée par l'Allemand Richard Avenarius et reprise par le grand physicien autrichien Ernst Mach<sup>29</sup>, est à la mode à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elle prétend fonder la démarche scientifique sur un empirisme pur, en l'éloignant tant de la métaphysique que du matérialisme. Pour Lénine, cette forme de criticisme n'est qu'un idéalisme camouflé incompatible avec le marxisme.

Dans une rétrospective historique intitulée : « En guise d'introduction : comment certains "marxistes" réfutaient le matérialisme en 1908 et certains idéalistes en 1710 », il s'en prend directement à Berkeley, considéré comme le parangon de l'idéalisme. Pour réfuter l'évêque irlandais et exposer le point de vue des « matérialistes », il convoque Diderot, « le maître des encyclopédistes »<sup>30</sup>. Il fait d'abord une courte référence à *La Lettre sur les aveugles*, où la philosophie des « idéalistes » est définie et qualifiée de « système extravagant »<sup>31</sup>, mais c'est *La Suite de l'entretien* qui retient son attention. Sur plus de deux pages, après avoir cité le passage consacré au clavecin, il recopie, sans pratiquement rien ajouter de sa plume, la suite du dialogue avec D'Alembert. Pour Lénine, « Diderot a opposé nettement les principales tendances philosophiques ». Plus loin, il ajoute :

Quant au matérialisme, auquel Mach oppose ici encore ses conceptions, sans nommer tout franc et tout net l'« ennemi », l'exemple de Diderot nous a montré quelle était la véritable façon de voir des matérialistes. Elle ne consiste pas à dégager la sensation du mouvement de la matière ou à l'y ramener, mais à considérer la sensation comme une des propriétés de la matière en mouvement. Sur ce point Engels partageait le point de vue de Diderot. [...] Mais Mach, qui oppose sans cesse ses conceptions aux matérialistes, ignore bien entendu, tous les grands matérialistes, Diderot autant que Feuerbach, Marx et Engels...<sup>32</sup>.

\*

Près d'un quart de siècle plus tard, un membre du groupe surréaliste, René Crevel, fait à nouveau résonner le clavecin de Diderot. Le livre qu'il publie sous ce titre débute par une citation de *Matérialisme et empirio-criticisme*, suivie du passage de *La Suite de l'entretien* se rapportant au clavecin.

Si en 1932, période charnière dans la relation tumultueuse des surréalistes et du Parti communiste, la référence à Lénine n'a rien pour surprendre, il n'en va pas de même de celle à Diderot. Dans le panthéon surréaliste, on peut même dire qu'il n'a guère sa place. En 1920, Louis Aragon, André Breton, Paul Éluard, Théodore Fraenkel, Jean Paulhan, Benjamin Péret et Philippe Soupault ont donné une note à près de deux cents écrivains. Sur un barème de -20 à 20, Diderot s'est vu attribuer, respectivement : 0, 1, -20, -20, 0, -10 et 0<sup>33</sup> ! À cette époque – qui est encore celle de Dada – Crevel poursuit ses études à la Sorbonne, commence à se lier avec Tzara, Breton et Aragon et envisage de préparer une thèse sur... Diderot. Cette thèse, il l'a vite abandonnée mais, contrairement à ses amis, ses liens avec le philosophe sont restés intacts.

Un dizaine d'années plus tard, lorsque *Le Clavecin de Diderot* paraît, la rupture est consommée entre les surréalistes et Aragon. Toutefois, si Crevel le dédie à Breton et Éluard, il n'a

<sup>28</sup> Voir notamment : Louis Althusser, *Lénine et la philosophie*, Paris, Maspero, 1968.

<sup>29</sup> Singulière ironie de l'histoire des idées, c'est à l'aide des vibrations du clavecin de Diderot que Lénine s'attaque à un physicien qui a bâti sa renommée sur l'étude de la propagation des vibrations sonores ! Le « nombre de Mach » désigne le rapport de la vitesse locale d'un fluide à la vitesse du son dans ce même fluide.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, p. 33.

<sup>31</sup> Cité par Lénine d'après le premier tome des *Œuvres complètes* de Diderot, éditées par J. Assézat (Paris, 1875, p. 304).

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>33</sup> En ligne sur le site de l'Association Atelier André Breton : <<http://www.andrebretton.fr/fr/recherche/index.cfm?fa=recherche>>



pas lui-même quitté le PC<sup>34</sup>. Ces données – ainsi que des paramètres plus personnels – sont à prendre en compte pour lire *Le Clavecin de Diderot*<sup>35</sup>. L'essai, en effet, est une suite composite de chapitres, où les violentes diatribes contre l'ordre bourgeois, le conformisme universitaire, le christianisme, le colonialisme... voisinent avec des confidences plus intimes. À sa manière, ce texte résume bien la tension idéologique du surréalisme autour du 1930 : héritier de Dada et de sa révolte radicale, il reste fidèle au premier *Manifeste du surréalisme* par les ponts qu'il lance vers la psychanalyse, tout en cherchant à prendre place, grâce au marxisme, dans la lutte prolétarienne, en suivant le sillage du *Second manifeste* et de la revue *Le Surréalisme au service de la révolution*.

Sous les doigts de Crevel, le clavecin fait alors entendre une musique dont les dissonances aigües ne sont pas sans rappeler ces « sauts étonnants » et cette « harmonique qui est à un intervalle incompréhensible », que l'encyclopédiste attribuait à l'instrument :

Il importe de noter que si un terme de comparaison, celui-là et pas un autre, s'est imposé au maître des encyclopédistes, pour une fois, le symbole n'a pas perdu son homme. Mais, au contraire, l'homme a réhabilité son symbole. Je veux dire qu'un instrument dont le rôle habituel était de nous la faire au petit évocateur, enfin, nous apparaît décapé de tout pittoresque d'époque. Tarabiscotage, vernis martin écaillé, musique aux bougies, clairs de lune aristocratiques, Trianon et ses trois marches de marbre rose, fichus et bergerie Marie-Antoinette, *et ron et ron petit patapon et s'ils n'ont pas de pain qu'ils mangent de la brioche* plaisir de vivre et bagatelles, de Louis XV cette pourriture satinée, au comte d'Artois ce dadais, de la Pompadour pédante, phthisique et corsetée à la du Barry née Bécu, du moindre nobliau culterreux au prince de Ligne, ce premier des grands Européens, les êtres, les choses qui ont prêté à tant d'évocations abominablement exquises, marquises, abbés de cour, soubrettes, chevaliers, Camargos et *tutti quanti*, ces bibeloteries, fadaïses, fêtes galantes ou non, toute cette pacotille, tous ces accessoires de cotillon, pas un pouce de la belle surface lisse du clavecin de Diderot ne s'en est trouvé sali. Au contraire, tel que nous le recevons des mains de Lénine, il abolit, de sa masse exacte, propre, ces répugnants petits menuets de souvenirs verlainiens. Sa lumière a eu raison des maquillages symbolards, de leur opacité. L'écrivain fait sa métaphore, mais sa métaphore dévoile, ici éclaire, son écrivain. On respire, après tant de nuages de poudre aux yeux et de poudre de perlimpinpin<sup>36</sup>.

Comme Lénine, Crevel range Diderot parmi les « vrais matérialistes »<sup>37</sup> mais, alors que le dirigeant bolchevick ne lui assigne qu'un rôle, celui d'être un rempart contre la contamination idéaliste du marxisme, chez le surréaliste la métaphore du clavecin se déploie dans différentes directions à partir de ce solide point d'ancrage.

Diderot a d'abord subverti l'image superficielle à laquelle renvoie spontanément cet instrument. « Décapé du pittoresque d'époque », par « sa masse exacte » (autrement dit : sa seule matérialité) il révèle un autre XVIII<sup>e</sup> siècle que celui d'une Cour futile, où il faisait entendre ses « petits menuets de souvenirs verlainiens »<sup>38</sup>. Poursuivant son propos, dans l'ultime chapitre du livre intitulé « Le surréalisme au service de la révolution », Crevel se fait plus explicite :

Clavecin sensible : les encyclopédistes dans leur immense entreprise, au cours d'un siècle de bouts-rimés, n'ont cessé de témoigner du véritable esprit poétique, d'un esprit qui voulait

---

<sup>34</sup> Dans le contexte très tendu de la montée des ligues d'extrême-droite au cours des années suivantes, Crevel sera un militant actif pour réaliser un front commun antifasciste entre écrivains communistes et surréalistes – tâche désespérée qui, parmi d'autres causes, a poussé le jeune homme au suicide en 1935. Sur René Crevel, voir : Claude Courtot, *René Crevel*, Paris, Seghers, 1968 ; Michel Carassou, *René Crevel*, Paris, Fayard, 1989 ; François Buot, *René Crevel. Biographie*, Paris, Grasset, 1991.

<sup>35</sup> On pourra lire les éclairantes préfaces du *Clavecin de Diderot* de Claude Courtot (Paris, Pauvert, 1966) et de Virginie Tahar : <<http://litterature20.paris-sorbonne.fr/-pages-1-0-preface-le-clavecin-de-diderot-16.html>>.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 160-161.

<sup>37</sup> *Op. cit.*, p. 254.

<sup>38</sup> Allusion aux *Fêtes galantes* de Verlaine, que Crevel exècre, notamment à cause de son catholicisme.

faire quelque chose, fit quelque chose, puisqu'il prépara la chose à faire la Révolution, et ainsi, fut digne de l'étymologie de son admirable qualificatif poétique du grec *poiein*, faire.

Pour Crevel, comme pour Breton, la poésie est action. Elle ne peut demeurer cet exercice solitaire, qui condamne à « la tour d'ivoire » le « gracieux poète », « clavecin fou de soi », en prise avec les tourments de sa subjectivité et persuadé que « sa plate-forme était la seule île solide »<sup>39</sup>. « Parce que sa terreur atavique confond avec une menace la chance d'y voir clair [...] l'idéaliste refuse d'être le clavecin qui se laisse pincer »<sup>40</sup>. De fait, « les cordes, faute d'être pincées, ne vont aller cesser se désaccordant » et, s'il arrive qu'on les touche, alors elles sonneront faux. Les tenants de « l'idéalisme bourgeois », qu'ils le travestissent d'humanisme<sup>41</sup> ou de réalisme, « veulent ce que leurs pareils ont toujours voulu : que le clavecin n'ait rien à se rappeler, qu'il s'assourdisse, petit à petit, jusqu'à n'être plus qu'un de ces claviers muets, dont se servent, pour leurs gammes, les virtuoses en voyage. Alors, les doigts ont beau s'exercer, nulle oreille ne peut, de ces exercices, être nourrie »<sup>42</sup>.

À l'opposé, « la poésie digne de ce nom » résonne comme une « menace » dans « la République bavarde et opportuniste »<sup>43</sup>. Cette ouverture au monde, qui dépasse de très loin le simple engagement politique, renvoie encore une fois au clavecin de Diderot, en le reliant au champ très large – et pas strictement littéraire – de la poétique surréaliste :

Le poète, il est le plus sensible des clavecins sensibles, donc, de ce fait, le moins facile d'entre eux. Ses recherches, son alchimie, si verbale puisse-t-elle paraître, ne font point de lui un de ces spécialistes que la société volontiers protège, sachant que toute spécialité à soi-même confinée, ne risque guère de lui être danger.

Un contemporain de Diderot imagine un clavecin de couleurs, Rimbaud, dans le sonnet des voyelles, nous révèle le prisme des sons, les objets surréalistes de Breton, Dali, Gala Éluard, Valentine Hugo, sont des objets à penser amoureusement : la poésie, ainsi, lance des ponts d'un sens à l'autre, de l'objet à l'image, de l'image à l'idée, de l'idée au fait précis. Elle est la route entre les éléments d'un monde que des nécessités temporelles d'étude avaient isolés, la route qui mène à ces bouleversantes rencontres dont témoignent les tableaux et collages de Dali, Ernst, Tanguy.

Elle est la route de la liberté, une route qui ne veut pas se laisser perdre parmi les terrains vagues.

\*

Curieuse postérité que celle du clavecin de Diderot. Un clavecin, dont, à vrai dire l'encyclopédiste n'a pas la paternité, puisqu'il l'a emprunté aux textes des médecins de son temps qui, comme lui, tentaient de comprendre les complexes mécanismes des opérations cérébrales. Faute de preuves expérimentales tangibles pour conforter son matérialisme, c'est une démarche analogique, faisant intervenir les vibrations harmoniques des instruments de musique, qui lui a apporté une solution plausible pour écarter l'hypothèse idéaliste d'une dualité entre matière et âme.

Les marxistes ont eu deux lectures de Diderot. Marx, Engels ou Riazanov, sans ignorer qu'ils avaient affaire à un rigoureux matérialiste des Lumières, se sont surtout délectés de la riche et féconde dialectique de l'écrivain. Plus pragmatique, Lénine avait besoin de lui pour barrer la route à toute contamination idéaliste du marxisme dans les rangs des révolutionnaires russes. Il importait peu que la médecine eût rejeté la fragile métaphore neurologique des cordes

---

<sup>39</sup> *Op. cit.*, p. 262, 244 et 180.

<sup>40</sup> *Op. cit.*, p. 244.

<sup>41</sup> Il y a chez Crevel une critique de l'humanisme qui anticipe par certains aspects celle des structuralistes des années 1960.

<sup>42</sup> *Op. cit.*, p. 255-256.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 262.

vibrantes... Le clavecin n'était plus pour lui qu'une sorte de borne témoin, fichée sur la ligne de démarcation entre les deux courants antagoniques de la philosophie ; ligne infranchissable pour qui se revendiquait de Marx.

Tirillé entre marxisme et surréalisme et engagé pleinement dans la difficile conciliation entre ces deux courants, René Crevel, admirateur de toujours de Diderot et lecteur de Lénine, ne rejette pas l'usage réducteur du clavecin par ce dernier. Il lui reconnaît le mérite d'avoir débarrassé son pupitre des partitions frivoles qui l'encombraient. Les pieds alors fermement posés sur terre, le clavecin peut ainsi mettre en valeur toutes ses potentialités harmoniques dans l'univers rêvé des surréalistes, où poésie et action permettent à la liberté humaine de s'épanouir pleinement.

**Mots clés :** Denis Diderot, vibration des nerfs, matérialisme, marxisme, Lénine, surréalisme, René Crevel

### Résumés

#### **Vibrations du clavecin de Diderot : des Lumières vers le marxisme et le surréalisme**

Inspiré par des médecins de son temps comme Bordeu, Diderot, dans l'*Entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot* et dans *Le Rêve de D'Alembert*, se sert de la métaphore des vibrations des cordes de clavecin comme alternative à la conception ancienne faisant des nerfs des vaisseaux transportant « l'esprit animal ». Dans des contextes très différents, l'instrument a continué à faire entendre les lointaines résonances de son matérialisme. En 1909, la métaphore est reprise par Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme*. René Crevel se la réapproprie en 1932 dans *Le Clavecin de Diderot* pour tenter de concilier marxisme, psychanalyse et surréalisme. En suivant le parcours de cette métaphore, cet article en évalue la force argumentative mais également la plasticité qui lui ont permis de survivre à l'effondrement de son substrat scientifique original.

#### **Vibrations of Diderot's Harpsichord : from Enlightenment to Marxism and Surrealism**

Inspired by physicians of his time, such as Bordeu, Diderot, in the *Entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot* and in *Le Rêve de D'Alembert*, uses the metaphor of the vibrations of the strings of the harpsichord revisiting thereby the ancient conception of the nerves as vessels carrying "animal *spiritus*". In very different contexts, the distant resonances of the materialism of the instrument continued to be heard. In 1909, the metaphor was used by Lenin in *Matérialism and Empirio-criticism*. In 1932, René Crevel appropriates *Le Clavecin de Diderot* to attempt a reconciliation between Marxism, psychoanalysis and Surrealism. Following the course of this metaphor, this article evaluates its argumentative strength but also its plasticity, which allowed it to outlive the collapse of its original scientific substrate.